

vantage, sans accroître ses prairies et sans faire de fourrages artificiels, il ajouta :

—Eh bien ! voisin, faites donc au moins quelques betteraves ; je vous donnerai de la graine.

—Que voulez-vous que je fasse ? mon jardin n'est pas trop grand pour ma cuisine.

—Vous la mettez dans une de vos meilleures pièces de terre, où vous devez mettre de l'orge ce printemps. Quand vous n'en feriez qu'un arpent ou deux, votre femme trouverait bien cela l'hiver prochain.

—Et pourrais-je les faire sans fumier ?

—Oh ! non, voisin ; vous avez vu que j'en ai mis beaucoup dans ma pièce carrée.

—Et où voulez-vous que j'en prenne du fumier pour mon blé, cet automne, si je l'emploie au printemps pour faire des betteraves ?

—Il ne sera pas perdu en terre.

—Oui, il sera bon, quand il aura passé une saison à faire pousser les betteraves !

Soyez certain, voisin, qu'il ne s'usera pas beaucoup plus que dans votre cour, en tas, où il se consomme et revient en terre avant que vous le portiez dans vos champs, et, voyez-vous, ce qui porte bénéfice au bétail, ne fait pas tort au fumier.

—Oh ! oh ! c'est bon pour vous, qui avez de l'argent, et qui pouvez supporter une année sans récolte !

Oh ! oh, voisin dirai-je à mon tour, qui de nous deux est le plus riche ? Faites comme moi, vendez un de ces morceaux de terre que vous avez aux quatre coins de la commune, et vous aurez de l'argent, pour arranger les autres.

—Croyez-vous que mes enfants seraient contents de me voir vendre mes terres ? Puis, avec ces petits morceaux qui sont un peu partout, ma femme peut aussi bien mener ses bêtes sur les terres des voisins, que sur les nôtres ; sans cela, elle ne saurait où les conduire.

—Et vos voisins où mènent-ils les leurs ?

—Ah ! pardieu, comme nous, un peu partout.

—Alors, voisin, vous voyez que vous n'y gagnez rien, et si vous faisiez des prairies artificielles, François n'aurait pas besoin d'aller si loin ni d'aller sur les autres.

Progrès tentait toujours, de temps en temps, de faire comprendre à son voisin, l'avantage qu'il aurait à abandonner la vieille routine du pays, et il lui répétait les mêmes choses qu'il lui avait déjà dites ; mais, il vit bien qu'il perdait son temps à chapiter Routineau, qui avait réponse à tout. Il le quitta, tout découragé de le voir persister dans son entêtement.

Jeanne continuait à aller prendre des sons de Delle. Eléonore ; il était dif-

ficile d'avoir une écolière plus attentive et plus avide d'apprendre ; aussi, faisait-elle des progrès remarquables. Delle. Eléonore en était enchantée. Elle lui fit lire un charmant petit livre, appelé la *Petite Jeanne* ou le *Devoir*. Excellent ouvrage qui a été couronné d'un prix, fondé par M. de Monthyon.

Ce prix est décerné à l'ouvrage le plus utile à la morale. Jeanne trouvait dans ce livre d'excellents conseils de plus d'un genre, et, outre cela, il l'amusait beaucoup ; elle commençait aussi à écrire lisiblement, bien que ses doigts fussent un peu roidis par les travaux des champs.

Marie assistait à presque toutes les questions et ne tarda pas à retrouver tout ce qu'elle avait appris à l'école. Elle lisait très-bien, et n'écrivait pas trop mal. Eléonore apprit enfin, par la suite, à ses écolières, à faire des mémoires d'ouvrages, comme si elles avaient travaillé pour quelqu'un.

Pendant que les jeunes filles étaient à leurs leçons, Gros Louis causait avec M. Martineau, qui lui racontait une foule de choses qu'il faisait un peu connaître le monde à ce brave garçon, qui n'avait jamais perdu son clocher de vue. Il lui lisait aussi de petites histoires amusantes sur l'agriculture en général, et sur la culture de diverses plantes, et lorsque la leçon des jeunes filles était finie, en reconduisant Marie avec sa sœur, Gros Louis leur racontait une partie des choses que lui avait dites M. Martineau, de même que les jeunes filles lui parlaient de leur leçon. Gros Louis trouvait Marie bonne et aimable, et il se prenait souvent à regretter qu'elle fût si pauvre, parce qu'il pensait qu'étant chez Marguerite, elle deviendrait une bonne ménagère, et qu'il aurait pu, un jour, en faire sa femme.

Mais, il pensait aussi que jamais ses parents ne consentiraient, à ce qu'il prit une femme dont la mère était près de la mendicité, et dont le père s'était suicidé, pour avoir fait de mauvaises affaires. Toutefois, il se laissait aller, sans s'en douter, à aimer Marie, parce qu'il croyait pouvoir l'aimer comme une sœur.

Jules écrivait de temps en temps à ses parents qu'il commençait à s'apercevoir qu'il n'avait pas la vocation ecclésiastique, et qu'il croyait ne pouvoir entrer dans les ordres.

Françoise se désolait, lorsqu'elle recevait ces lettres, et elle ne pouvait imaginer ce que deviendrait son fils, s'il quittait le séminaire. C'était un rêve de bonheur qui fuyait devant elle, s'il fallait renoncer à la joie de voir son Jules prêtre.

Le pauvre Routineau voyait avec effroi, le moment où il faudrait encore aller chez Robin, pour emprunter de nouveau de l'argent, pour payer un des termes dus à Progrès. La pauvre

Françoise pleurait souvent, en cachette, et quand Jeanne s'en apercevait, elle faisait tous ses efforts pour consoler sa mère. Quant à Adolphe, on n'en entendait plus parler.

Cette pauvre famille allait de mal en pis, mais ce qui lui causait la plus grande inquiétude c'est que Jules était d'âge à tirer au sort, et il était exposé à partir pour l'armée ; car définitivement il avait dit adieu au séminaire.

Il arriva chez ses parents la veille du tirage, au soir ; il alla le lendemain avec son père tirer son numéro, et il fut mauvais. Mais au lieu de rentrer paisiblement chez eux, avec son père, il s'en alla avec les autres jeunes gens, chantant et dansant comme eux.

Le lendemain, M. le curé sermona Jules ; il lui dit qu'il pouvait se faire le plus grand tort, par cette conduite : Jules ne répondit rien ; il était facile de voir ; qu'il aimait mieux être soldat que prêtre.

Quand le conseil de révision eut lieu, Jules fut examiné et déclaré propre au service, et il annonça à son père et à sa mère qu'il partirait.

Françoise pleura beaucoup ; cette pauvre mère avait souvent des larmes à répandre ; mais, M. le curé lui fit comprendre que, pour être prêtre, il fallait avoir une vocation bien prononcée, et que puisque Jules ne l'avait pas, il aurait un grand tort de rester au séminaire, et qu'il ferait sans doute un bon soldat.

Routineau qui, d'abord avait partagé le chagrin de sa femme, fut de l'avis de M. le curé, et dit à Françoise, qu'il était heureux que Jules eut le goût militaire, car il aurait été très embarrassé de le faire remplacer ou de lui trouver une bonne position ; qu'il aurait fallu l'envoyer à la ville l'y garder longtemps sans qu'il pût gagner de quoi vivre.

Toutes ces raisons ne consolaient guère Françoise, et elle se figurait que son cher enfant allait être perdu, parce qu'il devenait soldat. M. Martineau apprit son chagrin par Gros Louis, et dès le lendemain il vint trouver Françoise et lui dit :

—Ma bonne mère, j'espère que votre fils fera un bon soldat ; toujours son départ sauvera Gros Louis qui vous est indispensable.

Il fit appeler Jules, et lui dit : Jeune homme, vous faites bien d'entrer au service. Il faut que l'Etat ait des défenseurs. Si vous vous comportez bien, vous pouvez devenir caporal, dès la première année, sous-officier un an après, et nous devons espérer de voir un jour, une épaulette briller sur votre uniforme ; vous avez de l'instruction, une bonne santé et, je crois, du courage et de la détermination. Sachez que chaque soldat porte un bâton de maréchal dans sa giberne. Avec une bonne conduite et de la va-